



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Portraits intimes du dix-huitième siècle

**Goncourt, Edmond de
Goncourt, Jules de**

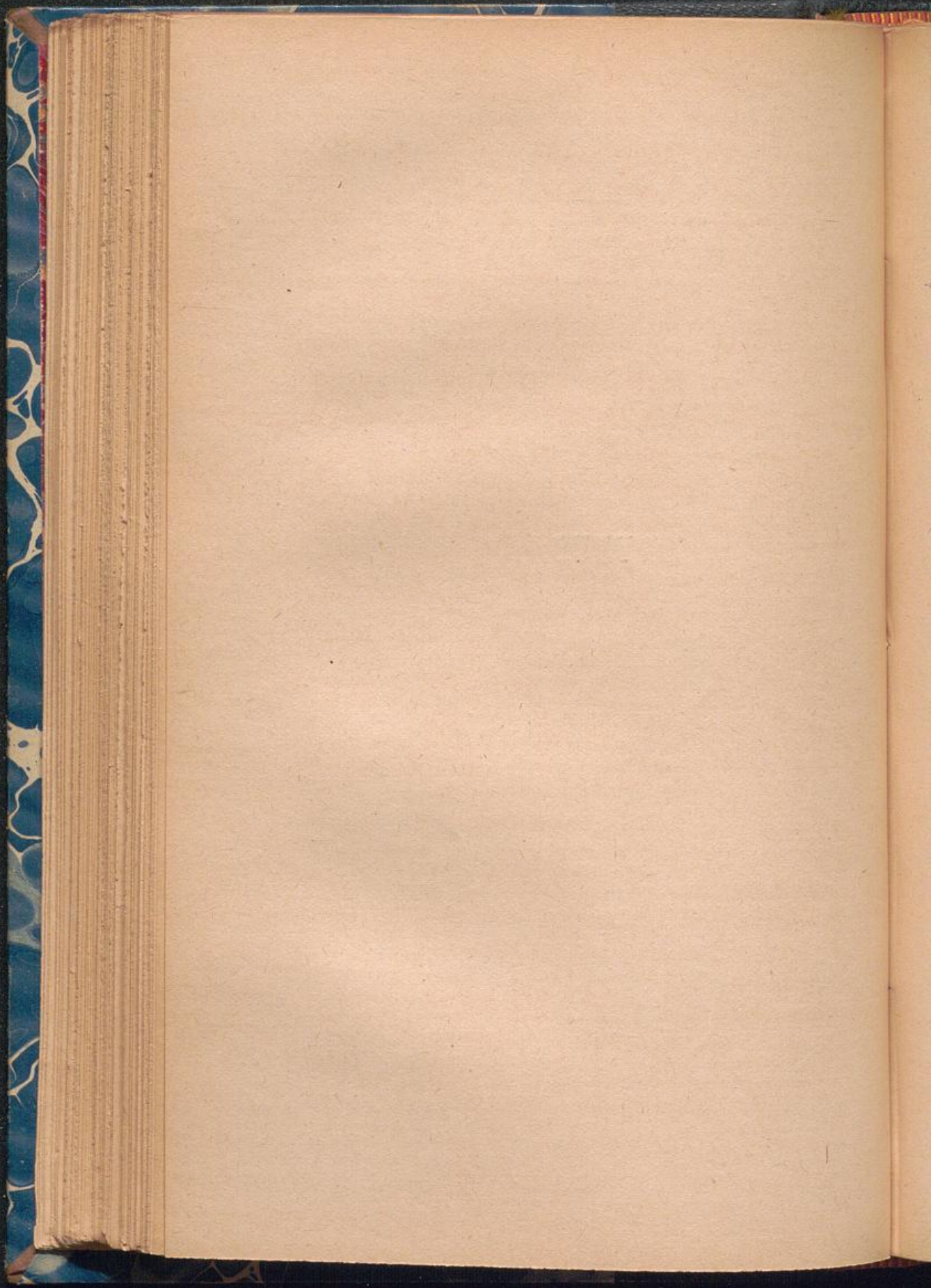
Paris, 1878

Caylus

[urn:nbn:de:hbz:466:1-48082](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-48082)

res
les
ex
om-
adé
e et
ntie

CAYLUS



CAYLUS

« Voyez mon petit Caylus, il a déjà tué un de mes ennemis! » — disait le roi Louis XIV en asseyant sur ses genoux un mousquetaire de dix-sept ans, le petit-neveu de madame de Maintenon, le fils de la marquise de Villette, échappé, glorieux, de la bataille de Malplaquet (1).

Le jeune mousquetaire ne songeait qu'à la guerre. Il avait le courage de son âge et de son rang, avec un feu et une fureur particulières. Mestre de camp d'un régiment de dragons de son nom, il se couvrait de gloire en Catalogne. Au siège de Fribourg, à l'attaque du chemin couvert, il brigua le péril avant tous. L'avenir lui faisait les plus belles promesses de fortune militaire. La paix de Rastadt est signée; et voilà ce généreux appétit de batailles, ce cœur valeureux, cette noble jeunesse, condamnés à l'oisiveté et à l'ennui.

Les voyages sont la ressource de ces impatientes

(1) *Abecedario de Mariette*, Dumoulin, 1853, t. I.

de corps et d'esprit. Le comte de Caylus partit pour l'Italie, sans projet, sans but entrevu, désireux de courir, espérant lasser et distraire un tempérament turbulent, une énergie vaillante. Il alla devant lui, ses yeux et son goût s'éveillant à son insu, toujours amoureux de son métier de soldat, courant au danger et se jetant dans Malte au premier bruit d'une attaque des Ottomans. Mais Malte ne fut pas attaqué; et de retour à Paris, au mois d'octobre 1715, après une année d'absence, le comte de Caylus sacrifia sa carrière et son ambition à son nouveau goût des voyages : il quitta le service.

Huit mois après, il partait pour le Levant avec M. de Bonac, qui allait relever M. Desalleurs à la Porte Ottomane. Privations, fatigues, la peste même, rien n'a prise sur sa gaieté, sur sa santé. Rien ne dérouta M. de Caylus, rien ne le fait reculer. Éphèse est gardée contre sa curiosité par le redouté Caracayali et sa bande. M. de Caylus se fait conduire au brigand vêtu d'un morceau de toile de voile; et Caracayali, touché de la toilette et de l'intrépidité du Français, lui prête ses chevaux pour aller à Colophon, et ses hommes pour gagner Éphèse. M. de Caylus se risque ainsi pour prendre des notes qu'il donnera plus tard à son ami Mariette et que Mariette aura le tort de ne pas publier. Il rédige des mémoires. Il voit la cour ottomane à Andrinople. Il passe les Dardanelles. Il cherche le paysage d'Homère. Il cherche les champs où fut Troie, et l'eau du Xanthe, et l'eau du Simois, et les ombrages du mont Ida, fouillant pieusement

cette terre sonore encore d'un grand passé. Mais sa mère le rappelle; il part, se promettant un retour (1).

Le comte de Caylus se retrouve à Paris en 1717, sans charge, sans emploi, désœuvré, encore plein de la fièvre du voyage, plus ardent, plus actif qu'auparavant, avec moins de goût que jamais pour se dépenser à la cour nouvelle ou se perdre dans les compagnies. Il se jette à de laborieux caprices. Il se précipite à mille études, variant furieusement ses goûts et l'occupation de ses heures, de sa tête, de ses doigts, se poussant à des talents divers, impétueux et s'éparpillant en tous sens, au gré d'aptitudes naturelles et vives. M. de Caylus ne s'appartient plus. Il ne s'échappe dès lors que deux fois de France pour visiter l'Angleterre et cette triste Hollande, où il ne trouve à noter que deux curiosités : « Un homme à Amsterdam qui a poussé l'anatomie si loing qu'il a non seulement disséqué, mais a encore injecté des fruits et surtout des poires, » et à Malines : une fille qui « pesoit plus près de neuf que de huit cent livres » (2). Les lettres, le dessin, la musique, l'occupent et l'emportent, se le disputent et se le partagent. Son esprit sautant et bondissant va de l'art à la science et aux ressorts de l'art; et le voilà qui conduit une décoration

(1) *Éloge historique de M. le comte de Caylus*, par Lebeau.

(2) Lettre à l'abbé Conti, du 13 novembre 1722. Les lettres de Caylus adressées à l'abbé Conti faisaient partie de notre collection. M. Adolphe Thibaudeau, dans sa « Lettre à l'auteur sur la curiosité », qui fait la préface du *Trésor de la Curiosité*, de Charles Blanc, a donné quelques curieux extraits de ce voyage de 1722 d'après un manuscrit qu'il possédait.

à l'Opéra, qui ne rêve plus qu'à renouveler la mécanique du théâtre, qui pèse les inconvénients de cette *ferme* des théâtres d'Italie, derrière laquelle on bâtit la machine du tableau, qui songe à mener le spectacle beaucoup plus loin, à faire du grand, à joindre, pour la surprise et l'illusion, l'exactitude et l'imagination d'un poëte et d'un peintre (1).

Mais le dessin était son grand passe-temps. Il dessinait familièrement avec Watteau, usant de ses modèles et des leçons muettes de son crayon (2). Aussitôt entré en relations avec M. Crozat, il avait été comme éclairé par les merveilles de son cabinet : quel service, s'il donnait au public ces dessins, ces premiers jets de la main et de la tête des grands génies ! Quels exemples pour les peintres ! Que de plaisir pour les curieux ! Le noble et grand travail de traduire, mot à mot, trait pour trait, ces coups de plume où l'idée du maître, à peine née, vivante déjà, bégaye et rit comme en un berceau ! Le comte de Caylus gravera donc, et il grave (3) ; il grave sans peur, effrontément, sabrant à grands coups les paysages italiens, balayant les grappes de feuilles, les parapbes de verdure, les fabriques détachées du ciel blanc et vierge, les dessins naïfs et rudes des Carache. Les figures éphébiques du Guerchin se lèvent et sortent sous sa main, contournées d'un

(1) Lettre à l'abbé Conti.

(2) *Abecedario* de Mariette, t. I.

(3) A propos de *l'ennui à la mort* dont est poursuivie M^{me} du Deffand, elle écrit quelque part : « C'est précisément comme Caylus, qui grave pour ne pas se pendre. »

trait large, appuyé, épaté, avec les ombres des chairs reprises de caresses de pointe faciles et gaies. Puis les longues et volantes créatures du Parmesan, enlevées comme d'une aiguille légère et courante; et la main, la fameuse main qu'on croyait alors une griffure de Michel-Ange, les terribles esquisses de Rubens rendues à outrance, les musculatures de Bandinelli accusées et ressenties par la plume de roseau, les caricatures de Vinci, les têtes carrées de Van Dyck. Et le cabinet de M. Crozat livré, donné à l'Europe par l'infatigable Caylus, le Cabinet du Roi était pillé pareillement et s'y prêtait de même; et de Raphaël à Rembrandt, le faire, les procédés, l'adresse ou le feu, la manière ou le style, le secret des dessinateurs était par lui surpris et publié.

Caylus n'oubliait pas la France ni son siècle. Vous verrez la signature C*** au bas des croquades de peuple de Watteau. De Gillot, il vous donnera des danses, des fêtes, des bacchanales caprines et satyriques, d'une touche sèche et libre comme son modèle; et de Coypel, ces pudeurs de guenons abritées derrière l'éventail, et ces beaux airs de macaque dandiné sur une hanche, gravés comme à main levée; et des panneaux de clavecin où, dans des treilles d'ornements, au milieu de jolies compagnies, des singes crachent dans des flûtes ou grattent des violons; et des caricatures de société, publiées pour le rire des amis; et cette gravure d'après lui-même, des ânes avec des loupes regardant des tableaux, *l'Assemblée des Brocanteurs*; après des centaines de

lettres ornées, les panneaux printaniers, rustiques et galants d'Oudry; les statues et les dessins et les grasses académies de Bouchardon.

Bouchardon, ai-je dit; et nous voilà aux plus vivantes gravures de Caylus, à celles qu'il a le mieux aimées, à celles vers lesquelles son esprit portait sa pointe, et qu'il fit de tout cœur, bien près de les écouter et de leur parler, tant le sujet lui était présent et l'idée agréable et de bonne rencontre. La rue avec son bruit, ses passants et son spectacle, ses costumes et ses chansons, ses marchands et ses marchandes, et la promenade des marchandises; et le Noël assourdissant des métiers, et le vacarme et le mouvement de Paris vendeur et hurleur; un monde ouvrier, le travail qui va, le porteur d'eau portant ses larges seaux, le petit commissionnaire avec son banc sous le bras, les vieilleses, les petites laitières, les petites harengères, les casseurs de pierre, les tonneliers, les rémouleurs, les scieurs de bois, les savetiers et les montreurs de lanterne magique; la porteuse de bois et l'écosseuse, et le marchand de balais, et le marchand de peaux de lapin — *les Cris de Paris!* feuilles de papier aujourd'hui jaunies qui sont tout le reste et tout le souvenir, et tout l'écho de ce vaste aboiement qui roulait chaque jour dans le Paris du XVIII^e siècle, ses éclats et son vacarme, brouillant toutes les mélodies : *Verjus! vinaigre! — Mon bel œillet double! — Café! café! — La liste des gagnants de la loterie! — Des couteaux! des ciseaux! — La mort aux rats!*

La rue et son peuple, le peuple, voilà le monde après lequel court la pointe d'Anne-Claude-Philippe de Tubières, de Grimoard, de Pestels, de Lévy, comte de Caylus, conseiller d'honneur né au parlement de Toulouse, — et sa plume aussi. Le comte de Caylus écoute et regarde tous les jours par sa fenêtre, ou, se promenant, par les rideaux des cabarets, par les portes des fruitières, par les portières des fiacres, par tous les trous de toile de ce grand spectacle : la vie de Paris. « Les drôleries qu'il a vues sur le pavé de Paris », c'est l'annonce de *l'Histoire de M. Guillaume le cocher* : c'est l'œuvre de Caylus.

Pendant que les lettres épient à la porte des salons les confessions galantes, les scandales bien nés, les jolis romans, les mœurs du bel air, le train de la mode, le jargon du bon ton ; pendant qu'elles sont tout occupées à peindre une société de convention, d'apparence et de manière dont l'âme est une forme ; pendant que le peuple est hors des lettres ; pendant que la critique juge que « les personnages du quartier de la Halle et de la place Maubert n'ayant point d'existence dans la société, leurs aventures ne sauraient nous attacher (1) » ; — M. de Caylus attable résolument aux tables de la Glacière, à Chaillot, une veine neuve, hardie, rabelaisienne et légère. Il habille aux Halles la comédie parisienne. Il montre des cœurs battant sous les petites robes de satin sur fil. Il donne des histoires cossues et pleines de gorges

(1) *Correspondance littéraire de Grimm*, 1829, t. I.

chaudes. Il promène dans la grosse joie *les giroflées à cinq feuilles*, et l'odeur des beignets, des hommes et des femmes qui vivent sans savoir-vivre, aiment sans orthographe et se battent avec les poings. Il les conte et les fait parler avec leur langue grasse et forte en gueule. Il se plaît, s'amuse et s'attarde aux liesses populaires, aux avalanches de pains de Gonesse et d'aloiaux, aux masques de pain d'épice, aux danses et aux culbutes grotesques, animant les foules d'individualités comiques qui braillent et gesticulent au premier plan, semant les contes à pouffer et le plus salé de l'esprit de la reine de Navarre. Il est Vadé avec l'accent de *Candide*. Il passe Jeaurat. Il annonce le Père Duchêne.

Ces *Fêtes roulantes*, ces *Étrennes de la Saint-Jean*, et surtout cette originale *Histoire de M. Guillaume*, cette lanterne magique des mœurs basses et libres, ce tableau mouvant et parlant, était né comme de lui-même. Un applaudissement de mademoiselle Quinault l'avait dicté à Caylus. C'était de la société de la charmante actrice retirée du théâtre, la *Société du bout du banc*, de l'académie de gaudriole qu'elle régentait; c'était de ces après-midi du dimanche, emplis de couplets et de contes, et de gaieté, et de lectures, et d'impromptus, et de saillies; c'était de cet encrier qui faisait la pièce du milieu de ces heureux soupers, que ces badineries s'étaient envolées (1). Caylus tenait le corbillon, y mettait qui voulait, ou

(1) *Souvenirs d'un déporté*, par Villiers, an X.

Fagan, ou Duclos, ou Collé, ou Crébillon fils, ou Voisenon; Caylus faisait le surplus, et du corbillon, une brochette, père et parrain tout à la fois, aidé à rire, aidant à faire rire, payant pour tous esprit comptant (1).

Un malheur tomba dans cette vie pleine d'occupations agréables, auxquelles le goût de madame de Caylus encourageait le goût de son fils : madame de Caylus mourut. M. de Caylus perdait la meilleure et la plus tendre amie; et peu de mères furent pleurées comme sa mère. Écoutez l'éloquence de cette douleur filiale, deux mois après la mort de la pauvre madame de Caylus : « *Connoissant vos sentimens, comme je les connois, mon cher abbé, je n'ai point esté étonné de la lettre touchée et touchante que vous m'avez écrite sur le plus grand malheur de ma vie. J'ay éprouvé en la lisant une douleur aussi déraisonnable (en un sens) que celle du moment, et je vous assure que dans celui où je vous écris, je suis pénétré et accablé de mon malheur. Plus je vais et plus je sens la perte que j'ay fait, le détail journalier de cette privation est un état affreux, et je me livre au triste plaisir de m'affliger avec vous. Je ne sçais plus vivre. Cependant vous me connoissés assés de ressource dans l'esprit. Je me trouve isolé, mon pays me dégoute. Les affaires, qui sont toujours la suite de ces malheurs, me feront, je crois, abandonner ma patrie; la philosophie ne m'est d'aucun secours, et je n'éprouve que le mécanique de l'homme le moins éclairé.*

(1) *Le Nécrologe*, année 1776.

A tout ce que le commerce le plus amiable peut avoir de séduisant, à toute la volupté et la paresse qu'il entraînoit, à sa suite il a succédé une solitude affreuse. Paris est un désert pour moy, et je ne sçais quel genre de vie mener. Je commence à present à m'appercevoir du personnel, il est affreux, mon cher abbé. Donnés moi de vos nouvelles, je vous conjure, affligés vous avec moy; mes lettres par la suite seront peut-être moins tristes. Pardonnés moy encore celle cy, et conservés moi une amitié que je mérite par le cas que j'en fais (1). »

Madame de Caylus était beaucoup de la société de M. de Caylus. Son frère le chevalier courait les mers au service au roi. Le cœur de M. de Caylus se trouva seul. Il changea de maison pour que le vide fût moins grand autour de lui; et il eut le bonheur de trouver à l'Orangerie des Tuileries un petit corps de logis à porte carrée, où il pouvait loger trois laquais et un ami (2); mais ni le charme d'un jardin particulier, ni la vue de cette belle avenue des Feuillants, ni les agréments de ce petit domicile entre la ville et la campagne ne le firent infidèle à son chagrin. Un médecin habile lui vint, qui, pour le mieux guérir, se fit ami de son mal, et caressa sa douleur. C'était la charmante madame de Bolingbrocke (3), qui, douée de grâces douces et d'un enjouement discret, l'égarait délicatement vers les amusements de l'esprit, le rappelait à lui-même par la revue et le souvenir

(1) Lettre à l'abbé Conti, du 17 juin 1729

(2) Lettre à l'abbé Conti, du 19 janvier 1730.

(3) Lettre au même, du 1^{er} décembre 1730.

des choses qu'ils avaient goûtées ensemble, le traitait sans le lui dire, le rendait au monde sans le lui montrer, le réconciliait avec la vie, endormait son ennui et le consolait d'une voix légère, sans bruit, ni secousse, ni zèle, comme le Temps.

Mais Londres réclama bientôt madame de Bolingbroke, et le comte de Caylus se trouva réduit à d'anciennes liaisons qui bientôt se sauvèrent de ses tristesses. L'ancien ami de la maison, le maréchal de Villeroy, fut des premiers à se dérober. Éloigné des affaires, inconsolable et rongé, M. de Villeroy ne mit au service du cœur de M. de Caylus que des paroles banales et des condoléances de politesse. « *Croiriez-vous bien — disait Caylus — que le chagrin de ne se mêler de rien, luy a nourri dans le cœur un ver qui le fait périr? C'est un beau sujet de morale, et qui nous doit bien engager à nous occuper de tout ce qui peut nourrir et amuser l'esprit. La vieillesse de ceux qui vivent ainsi est une belle ruine dont la solitude plaît aux passants et ne leur inspire que du grand (1).* » Il arriva même que M. de Villeroy s'éloigna tout à fait de M. de Caylus, et M. de Caylus écrivait à l'abbé Conti : « 27 novembre. Je ne suis pas surpris du souvenir que vous conservez à M. de Liancourt ni de l'oubli du duc de Villeroy. Ces choses sont conséquentes à leur caractère. Moi-même je ne vois plus du tout ce dernier, à quoi pourrois-je lui être utile? un ami tout court est rarement recherché. Cependant M. de Maurepas ne pense

(1) Lettre à l'abbé Conti, du 19 janvier 1730.

pas comme lui, il joint le cœur à l'esprit, et malgré mon inutilité, il m'aime comme je l'aime. » Vivant avec lui ou à peu près, M. de Caylus portait religieusement, dans sa mémoire, l'image aimée et révérée de sa mère. Il cherchait les architectures d'un mausolée pour glorifier ce cher souvenir; puis, craignant que le monde ne sourît et n'attribuât à sa vanité l'hommage de sa douleur, il se résolvait à faire, pour tout monument, graver le portrait de sa mère « *sur le plus beau dessin qu'ait peut-être fait le bonhomme et l'illustre M. Rigault (1).* »

Ce fut en ces années que les goûts du comte de Caylus, tournés naturellement et presque dès l'enfance vers l'antiquité, envahirent son esprit et conquièrent son temps, le prenant tout entier et lui défendant le monde. Une chose devint pour lui une occupation et une préoccupation perpétuelle : la formation de ce musée qui était son intérieur, qui s'annonçait dès le vestibule de l'escalier par sa grande statue égyptienne de basalte, qui enjambait les escaliers, courait les corridors, encombraient les chambres, peuplait les salons. Ce musée faisait sa joie et sa dépense : il lui dévorait par an ses soixante mille livres de rente (2). L'Europe avait les yeux sur ce cabinet. Les savants de tous les pays s'en faisaient les commissionnaires. L'Italie tout entière lui était dévouée. Zanetti surveillait pour lui les trouvailles

(1) Lettre à l'abbé Conti, du 22 juillet 1743. — C'est un des plus beaux portraits de femme du XVIII^e siècle. Il a été gravé par Daullé.

(2) *Éloge de M. de Caylus.*

et les marchands de Venise ; Alfani, ceux de Naples ; Natoure, ceux de Rome ; et encore, à Rome, Belloti envoyait à Caylus le croquis de tout ce qui tombait d'un peu rare et d'un peu curieux aux mains des brocanteurs.

Mais, avant tous ceux-là, M. de Caylus avait Paciaudi, qui surveillait pour lui Florence, l'Italie, la Grèce même, et l'Égypte. C'était un fouilleur, un chercheur, un fureteur, un dépisteur infatigable. Pas une pêche de débris antiques au port d'Antium où ne fût Paciaudi ; pas une antichambre de palais romain vendue sans que Paciaudi n'eût le doigt et l'œil sur les bustes, mosaïques, urnes, vases, coffres emplis de bronze. Puis il savait y voir : il dévoilait les fourberies d'Alfani, les falsifications de Gunter, de Guerra, de Gropalesi, les croquis d'antiquités du peintre Louis pris dans l'imagination et le portefeuille d'Hubert Robert. Bonhomme, ce Paciaudi ! dont toute l'ambition se haussait à remplacer, par des vases étrusques, les magots de la cheminée de madame Geoffrin, dont toute la colère était contre les Anglais, qui déjà emportaient l'Italie en Angleterre, et dont toute la récompense était les envois que lui faisait M. de Caylus des caricatures parisiennes contre les jésuites (1).

M. de Caylus voulait que son musée fût, avant tout, le musée de la vie privée des anciens, la confidence et le répertoire de leurs habitudes, l'iconographie

(1) *Lettres de Paciaudi*, par Serieys. Paris, 1802.

de leurs mœurs retrouvées pièce à pièce. Il écrit à Paciaudi :

« 12 janvier 1758.

« Je vous prie toujours de vous souvenir que je ne fais point un cabinet, que la vanité n'étant point mon objet, je ne me soucie point de morceaux d'apparat et que des quenilles d'agate, de pierre, de bronze, de terre, de verre qui peuvent servir à retrouver un usage ou le passage d'un auteur sont l'objet de mes désirs. » — « Je ne fais point un cabinet, — répète-t-il encore, — je fais un cours d'antiquité et je cherche les usages, ce qui les prouve, les pratiques, ce qui les démontre; tout l'envoi que j'attens me paroît dans ce goût, et je ne puis trop vous en remercier. La singularité d'Herculanum, et les obstacles qu'il faut surmonter pour avoir les fruits de ce jardin des Hesperides, font que tout en est bon principe les choses d'usage et qui même sont indifférentes au plus grand nombre de curieux. »

« ...Je vous ai témoigné du dégoût pour les morceaux d'une belle conservation, les froids Apollon, les belles prétendues Vénus, et, en vérité, ce n'est point par avarice et je ne regarde l'argent que comme un moyen de satisfaire son goût, mais je crois qu'un honnête homme doit proportionner sa dépense à son argent, et dans la vérité je compare les belles antiquités aux belles dames et aux beaux Mrs dont la toilette est complète, qui arrivent dans une compagnie, se montrent et n'apprennent rien, au lieu que je retire quelquefois d'un morceau fruste que je comparerai en ce cas à un homme crotté et

qui marche à pied, le sujet d'une dissertation, l'objet d'une découverte, car nos modernes ont beau dire, ils veulent par un excès de vanité tirer toute la couverture à eux : plus je vais et plus je vois que les anciens ont tout connu (1). » — « Somme totale les balayures de la place Navonne me conviennent, vous ne sauriez croire quelle est la ressource d'un songe creux et d'un hermite qui regarde un objet sans distraction, et qui enfin ne le quitte, qu'après être persuadé qu'il en a connu l'usage. Je vous vois, mon cher bailly, dans la dernière lettre que vous avez écrit à Billy habitant d'une campagne délicieuse et dans les bras d'Armide. Je vous jure avec vérité que je donnerois toutes mes antiquités passées, présentes et à venir pour une nouveauté de cette espèce dont je pourrois jouir à mon plaisir, mais, comme dit un de nos anciens poètes, mon beau printemps et mon été ont fait le saut par la fenêtre. On peut en être fâché, mais il ne faut pas se pendre (2). » M. de Caylus se calomniait. Il n'était point d'Armide au monde pour laquelle il eût donné son cabinet, son étude, son goût, ses amours. Chaque jour sa fureur collectionnante allait croissant; elle s'emparait si bien de lui qu'elle allait jusqu'à entrer dans sa conscience, à y confondre le juste et l'injuste, les notions du *tien* et du *mien*, et à lui conseiller, — comment dire cela? — un gros

(1) Lettre à Paciaudi, du 28 août 1758. Toutes les lettres de Caylus à l'abbé Paciaudi citées ici font partie, au nombre de près de deux cents, de la Bibliothèque de Parme.

(2) Lettre à Paciaudi, du 26 novembre.....

vol aux dépens du roi d'Espagne, et pour la plus grande gloire de l'archéologie :

« 3 décembre 1759.

« ... Vous me mandez qu'Alfani est allé à Naples... Alfani est adroit, le seroit-il assés pour gagner quelqu'un des gardiens ou le portier? ce seroit un grand coup, si nous pouvions avoir un de ces manuscrits brûlés. Je répondrois bien de parvenir à le dérouler; que de plaisirs! quel événement dans la Rep. des lettres! Je ne serois point injuste. J'en ferois tout l'honneur au Roy d'Espagne et à notre académie: un tel usage mériteroit-il le nom de vol, et si c'en étoit un, ne prendroit-on pas volontiers sur soi le péché? Alfani n'est pas assez sage pour une telle négociation. Entamés celle-ci, voyés ce qu'on demanderoit (1). »

Les bâtiments de la Méditerranée étaient chargés des acquisitions de M. le comte de Caylus. Les envois d'Italie, de Grèce, d'Orient se pressaient à Marseille. Tantôt arrivaient des vases étrusques des fouilles de Velléia; tantôt un marbre de sept figures de femmes trouvé à Athènes; tantôt cinq monuments de l'ancienne Tyr; tantôt une armée de deux cent quatre-vingt-dix-sept Égyptiens qui enlevaient M. de Caylus aux fêtes, aux bals, aux magnificences du mois de janvier de l'année 1761 (2).

M. de Caylus s'était chargé de Paris. Il le battait et le ravageait, poursuivant les tronçons de Pompéi

(1) Lettre à Paciaudi.

(2) Lettre au même, du 19 janvier 1761.

ensevelis dans les caves des brocanteurs. Toujours il courait, maniait la ferraille, remuait la pierre, invoquant le *fatum* qu'il appelait « la divinité tutélaire des antiquaires », s'émerveillant des découvertes continuelles que sa bourse lui faisait faire, heureux du bon goût de la bonne ville où personne ne lui faisait concurrence pour « les pots cassés ».

Il trouvait et il attendait; car il avait intéressé tous les passants de l'Europe à sa passion. Galiani, qui avait usé un peu de son bon temps de Paris chez lui à voir graver les planches d'Herculanum, lui promettait de Naples un quintal d'antiquités, ni plus, ni moins; — et les deux antiquaires de rire, chaque fois que revenait sur le tapis cette plaisante négociation dont le Napolitain assurait le succès auprès des héritiers d'un antiquaire de son ignorante patrie (1).

Si ce n'était le quintal de Galiani, d'autres quintaux frappaient à la porte de Caylus, toujours sûrs d'être accueillis et placés. M. de Caylus avait un moyen, le plus simple du monde, pour tout loger. Son hôtel plein, il le déménageait au dépôt des antiques du roi, et recommençait une nouvelle collection; et ainsi jusqu'à sa mort, où la troisième et dernière collection suivait les autres, de par son testament (2).

La plume et le burin de M. de Caylus s'étaient

(1) Lettre à Paciandi, du 15 juillet 1765.

(2) *Éloge de M. de Caylus.*

écartés des badinages avec le temps et l'âge. Ils étaient devenus sérieux, et travaillaient ensemble, sans trêve ni repos, sur les choses de son goût et de son entour, sur ces milliers de documents et de preuves de bronze, de pierre, de verre, fouillant le passé dans tous ces témoignages, le saisissant, et l'amenant au jour et au public, avec toutes sortes de rencontres heureuses, de sagacités audacieuses, de suppositions, d'observations, de déductions. M. de Caylus s'était d'abord attaqué aux pierres gravées du roi, dont il avait demandé le dessin au crayon savant de Bouchardon. Voulez-vous l'air de modestie dont il parlait de son travail?

« 5 janvier 1730.

« M. Zanetti se moque en vérité de vous avoir parlé avec autant d'éloges de mes pauvres amusemens, j'avoue que cette occupation me remplit agréablement et que je goûte après avoir dessiné et plus de volupté avec ma maîtresse ou mes amis et plus de calme dans l'esprit. Je suis toujours surpris (et je vous parle dans la plus grande sincérité) comment il se peut faire que les amusemens d'un homme frivole puissent être regardés par des gens attachés aux arts. Je ne puis vous envoyer les petites estampes des pierres gravées du Cabinet du Roy. Je conviens qu'elles sont toutes faites, mais j'ay trouvé en les examinant même sans aucune sévérité qu'il y avoit environ deux cent, ou qui ne rendoient pas le caractère de la pierre, ou qui n'avoient pas assez de ressemblance

avec l'original; bref je suis résolu de les recommencer (1). »

A la fin de la même année, il annonce son travail sur les médailles, et le soin qu'il apporte au bon achèvement des pierres gravées :

« 1^{er} décembre 1730.

« Je suis donc tout seul dans ma solitude, et je me livre à des études bien peu réglées, parce que je suis très-peu et que je suis paresseux. Je travaille sur le haut du jour à tout ce qui a rapport au dessein. Je perfectionne cette suite de pierres gravées que vous connoissés, j'en ai beaucoup effacé pour les refaire avec plus de soin, et comme je voudrois que mes occupations puissent être utiles à la société, j'ay commencé la suite des médailles impériales d'or du Roy (2). »

Active et laborieuse paresse, la paresse de Caylus ! Il désole Mariette par sa furie de travail. Il prépare les sept volumes des Antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines, gauloises. Il prépare les peintures antiques de Bartoli ; et, le livre donné à la Bibliothèque, il déchire par une modestie exagérée son portrait placé en tête. Il prend sur ses nuits les heures de quarante Mémoires qui grossissent le recueil de l'Académie des Inscriptions, transportant tour à tour Paris chez les embaumeurs de la vieille Égypte, dans l'atelier des artistes grecs, sur le théâtre versatile de Curion.

(1) Lettre à l'abbé Conti.

(2) Lettre au même.

Un seul salon avait alors le privilège d'arracher le comte de Caylus à la solitude et au travail. M. de Caylus était un fidèle des lundis de madame Geoffrin, et il y apportait une brusquerie et un ton tranché qui ne manquaient ni de piquant ni d'agrément dans ce monde usagé au mieux et façonné très-extrêmement. Souvent, avec un récit vif, il prenait toutes les oreilles de l'assemblée : « *Il y a huit jours, — écrivait-t-il à Paciaudi le 25 mars 1764, — que je contai au Lundi que j'avois vu dans un village de France huit ou dix petits enfants mâles et femelles qui faisoient la procession avec des brins de paille, mais qui s'étant troussés jusqu'au dessus du ventre, marchoient avec ordre, c'est-à-dire un petit garçon avec une petite fille; le tableau leur plut. Je l'ai fait graver et je vous envoie une eau-forte comme à tous ceux qui composent le Lundi. J'ai fait écrire au bas Jeu d'enfant. En effet les processions les plus graves, celles même des Égyptiens, ne sont point autre chose.* »

Malheureusement, M. de Caylus n'aimait point certains hôtes de madame Geoffrin, les philosophes, les encyclopédistes, et les boudait, comme il était dans sa nature de bouder, cordialement. Marmontel lui déplaisait. Il détestait Diderot, à qui il ne pardonnait pas son travail sur la peinture à la cire, et s'emportait contre lui jusqu'à le traiter avec une brutale férocité : « *Diderot, je ne l'estime point; mais je crois qu'il se porte bien. Il y a de certains b..... qui ne meurent pas, tandis que pour le malheur des lettres de l'Europe d'honnêtes gens comme Milot*

meurent dans leur plus grande force (1). » Marmontel devait se venger dans ses *Mémoires*; Diderot avec une phrase, l'épithaphe de M. de Caylus : « La mort nous a délivrés du plus cruel des amateurs (2). »

Mais M. de Caylus oubliait ces visages désagréables, et revenait chez madame Geoffrin, parce qu'il trouvait réuni au complet dans son salon le monde qu'il aimait, qu'il surveillait, qu'il vantait, qu'il encourageait au talent, à la fortune, à l'avenir. qu'il comblait de travail, qu'il poussait à la gloire. Les contemporains ont été sévères pour M. de Caylus, et cependant sa mémoire a droit à l'indulgence. M. de Caylus, avec plus de zèle que de goût peut-être, mais avec dévouement, avec générosité, a gouverné l'art de son temps. Il lui a commandé l'âme et la passion par la fondation du prix de la tête d'expression; il lui a défendu l'ignorance et l'anachronisme par la fondation du prix de costume; il l'a rappelé à la vérité, à la nature, par les récompenses décernées à l'anatomie, à la perspective; il l'a convié à l'imagination de l'antique, par ses *Nouveaux Sujets de peinture et de sculpture*. Il est monté secourir les artistes chez eux; il a fait obtenir pension aux jeunes gens sans fortune, méritant d'apprendre, et s'annonçant déjà; il a révélé Bouchardon à la France. Membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture, il n'a point oublié le soin de sa gloire: il a écrit la vie de ses académiciens. Il a été, de 1731 jusqu'à sa

(1) Lettre à Paciaudi, du 16 février 1761.

(2) Diderot, *Salon de 1765*. Berlin, 1818.

mort, le protecteur de l'art français, son patron dévoué, son ami infatigable, le solliciteur par lequel grâces, honneurs, faveurs, argent, ont été trouver les artistes (1).

A deux mois de la soirée de madame Geoffrin, de la soirée de la procession, l'antiquaire écrivait à Paciaudi, qui lui demandait un peu de son écriture :

« Paris, 6 juin 1764. Vous les avés, les quatre mots de ma main, mon cher abbé, et la goutte n'en est pas pour cela dissipée. »

« Je commence à pouvoir écrire, mais je n'en ai pas pour cela plus de force, mais je me suis armé de patience et me burlo de vostro adagio che vive sperando more cacando..... »

Un dépôt d'humeurs s'était formé sur une de ses jambes. Il avait pris le lit, et le lit le gardait. La chirurgie lui amenait la douleur. Le comte de Caylus se prêtait à guérir, élevant son âme au-dessus du ressentiment de ces misères. Il avait le courage et la grâce du courage, la gaieté, cette gaieté qui semble le sourire d'une belle conscience et la résignation aimable d'un galant homme. *« Un peu plus tôt ou un peu plus tard, il faut s'en aller et retourner d'où l'on est venu, enfin envisager le monde comme mademoiselle de Lenclos qui disoit en mourant à un de ses amis : Je ne laisse que des mourants (2). »*

Ainsi riant en italien, faisant sa sagesse de la sa-

(1) Le *Nécrologe de 1767*. — *Abecedario de Mariette*. — *Correspondance de Grimm*.

(2) Lettre à Paciaudi, du 20 décembre 1763.

gesse de Socrate traduite par Ninon, M. de Caylus s'acheminait, à petites journées, vers le terme prévu, vers sa fin et son repos, prêt à mourir, mais ne s'abandonnant pas, vivant jusqu'au bout et de son mieux, paralysé presque, mais tout entier de tête et d'esprit; sauvé de son mal par l'étude, les désirs et les satisfactions de ses goûts; malade que ressuscite un arrivage d'antiquités: « *J'étois le soir dans mon lit, on m'a amené un commissionnaire anglois qui me cherchoit et qui m'a remis une lettre, dont il ignoroit l'auteur, et qui s'est enfui en me laissant un paquet de cinq petites figures très-bien choisies, et dans lesquelles il y en a trois dont je puis profiter. Cet envoi étoit accompagné d'une caisse contenant un marbre d'environ trois pieds de long sur un peu plus d'un pied de haut et qui représente un bas-relief que l'on pourra regarder comme représentant l'enfance des arts, en Égypte, mais toujours curieux en lui-même, d'autant qu'il est orné de fort beaux hiéroglyphes. La lettre que je me suis fait lire, car elle étoit en anglois, disoit: Un amateur de la liberté, un citoyen du monde, possède quelques antiquités égyptiennes, il les envoie à un gentilhomme françois éclairé et bienfaisant (1).* » L'amateur de la liberté, le citoyen du monde, étoit l'ami Paciaudi.

De ses yeux bientôt fermés, M. de Caylus cherche encore autour de lui les belles choses, les images amies; il épie en Europe les morts qui peuvent faire son cabinet plus riche: « 23 juin 1765..... *Je suis*

(1) Lettre à Paciaudi, du 6 juin 1764.

bien persuadé que le bonhomme Zanetti n'ira pas loin, mais je ne le suis pas que son cabinet ne monte trop haut à sa mort. A l'égard des mignatures de Rozalba dont je vous ai parlé, je n'en suis nullement pressé, mais je vous prie de ne point laisser échapper celles que vos amis qui s'y connoîtront, vous diront être bonnes, le prix de 20, 25, 30 sequins ne me fera pas rompre le marché. J'aime beaucoup les ouvrages de cette célèbre fille, j'ai une vingtaine de morceaux de sa main qui font le plaisir de mes yeux, mais dans le nombre j'ai deux ou trois copies qui en font le désagrément (1). »

Il avait forcé son corps à obéir, et, porté entre les bras de ses domestiques, il se donnait encore à ce monde qu'il adorait. Il visitait les savants et les artistes, les animant du reste de son cœur; et, caressant du regard la cuve de porphyre antique où il veut être enterré, il entretenait ses amis sur ce ton de paix et de sérénité :

« Je vous remercie de l'inquiétude que vous avés sur ma santé. Je me porte bien, je dors bien, mais je n'ai point d'appétit et je ne puis marcher, je suis même obligé de me faire porter pour les plus petites distances. Le siège de mon mal est une humeur de goutte qui me fait souffrir des reins, mais pour laquelle je ne connois point de remède... je suis presque toujours dans mon lit, et je cherche une dissipation qui m'a fait profiter avec plaisir de l'antiquité par quintal. Au reste, je me conduis fort bien, peut-être parce que je ne puis me conduire mal (2). »

(1) Lettre à Paciaudi.

(2) Lettre à Paciaudi, du 5 juin 1765.

Il s'arrachait encore de son lit les jours d'assemblée de l'Académie; il était à l'assemblée de l'Académie dix jours avant de mourir. Ce même jour, le 26 août 1765, il trouvait la force et la présence d'âme d'écrire à Paciaudi : « *Mes forces ne reviennent pas, et je ne compte pas les voir revenir à mon âge et après une si longue maladie, mais je ne souffre point dans mon lit, et j'y suis presque toujours. J'ai la tête bonne. Il m'arrive assés d'antiquités de différens côtés; je m'en occupe tant bien que mal, soit pour les expliquer, soit pour les faire dessiner. J'ai fait acheter, en dernier lieu, six des plus beaux vases de verre blanc et de différentes formes qui ont été trouvés depuis peu à Langres. On m'a fait quelques emplettes heureuses en Égypte, je les attends pour vous en parler, j'ai reçu aussi une colonie de petits étrusques, tels que vous les connoissés, à la tête desquels est un Hercule assés bien travaillé pour le tems. »*

Le 5 septembre, M. de Caylus était mort (1)

M. le comte de Caylus était un homme grand et fort. Il avait la santé du peuple, et des bas de laine aux pieds, et au dos un habit de drap brun à boutons de cuivre, des épaules de paysan, et du

(1) M. Laverdet m'a communiqué une copie du testament de M. de Caylus où il demandait que son tombeau fût fait avec le tombeau de porphyre qu'il avait dans son jardin. Il ajoutait qu'on gravât sur ce tombeau, qui ne portait aucun vestige de paganisme, cette épitaphe : *Hic jacet Caylus, litterarum et artium amicus et socius.* (Voir le *Journal des Savants*, juillet 1767.) — Grimm raconte que, pour échapper à son curé et aux secours de l'Église, le comte passait les derniers jours de sa vie dans son carrosse de remise et ne rentrait chez lui que pour se coucher et mourir.

gentilhomme là-dessous ; de la tête aux pieds un air de bonheur et une satisfaction de vivre réjouissante à voir, avec des manières résolument brouillées avec le bon ton et la recherche, des haines sur la main, des générosités bourruës, une indépendance enragée. Il était grand d'Espagne, et ne portait pas son titre, et allait en carrosse de remise. — Il a dit de lui « qu'il se grondoit trop fort et qu'il se pardonnoit trop tôt (1) ».

(1) *Œuvres badines de Caylus*. Visse, 1787, t. X.